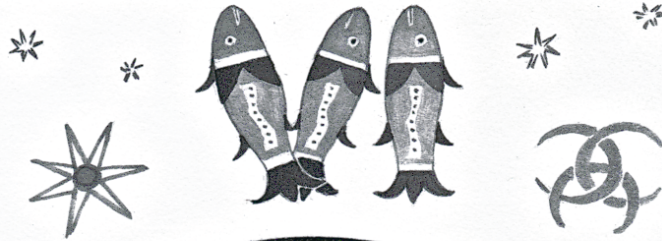


CHAPITRE VI

LE POISSON
DE FORTUNE

CHAPITRE



Shakuntala, le Roi et le Poisson.

D'après l'Abhijñānashākuntala – Kālidāsa.

Grâce à un poisson, une femme et son fils recouvrent leur destin royal.

Kālidāsa (littéralement “serviteur de Kali”) fut un poète et dramaturge sanskrit que l'on situe entre le Ier siècle av. J. C. et le Vème siècle ap. J.-C. Réputé pieux adorateur de Shiva, ses écrits s'inspirent largement de la mythologie et de la philosophie hindoues. Il tient son immense célébrité, qui lui vaut le titre de Kavikoula-gourou (“précepteur de tous les poètes”), d'une pièce de théâtre considérée comme son chef-d'œuvre : l'Abhijñānashākuntala. Littéralement, le titre signifie “Se rapportant au signe par lequel Shakuntala fut reconnue.” La pièce a été le premier drame indien à être traduit dans une langue occidentale, par sir William Jones en 1789. Au cours des cent années qui suivirent, 46 nouvelles traductions, en douze langues européennes, virent le jour.

Il était une fois, personne ne sait quand exactement, un grand sage nommé Vishmamitra se trouvait engagé dans l'exercice d'austérités et de pénitences si sévères que ses efforts n'étaient pas loin de lui procurer un pouvoir quasi absolu sur le royaume de la Terre et du Ciel. Il avait achevé avec succès la pratique des rituels sacrificiels et s'appliquait à présent à la méditation et au yoga.

Le roi des Cieux, le dieu Indra, s'inquiéta lorsqu'il prit connaissance de l'effort héroïque de Vishmamitra, qui pouvait finir par représenter un danger pour son trône. C'est ainsi qu'il décida de disposer des obstacles à la poursuite de ses austérités et de briser sa sadhana (discipline spirituelle). À cette fin, Indra imagina d'utiliser les armes de la luxure...

En conséquence, Menaka, la plus belle des Apsara, qui était éternellement jeune, fut envoyée du haut du ciel pour distraire et séduire le sage Vishmamitra, qui gagnait des niveaux alarmants de puissance par sa méditation yogique. Elle descendit vers le bas du ciel, puis vers la terre et s'employa à le tenter par divers moyens, avec des danses et des chansons de charme. Après quelques tentatives, Vishmamitra succomba à son attrait juvénile. Ils furent mariés et le tapas (ascèse) de Vishmamitra fut brisé. Une belle fille leur naquit qu'ils nommèrent Shakuntala.

Sa mission accomplie, Menaka s'en retourna au royaume des cieux, et, de son côté, Vishmamitra abandonna sa retraite après avoir remis le nouveau-né à Kanva, le maître d'un ashram situé au cœur d'une profonde forêt. Grâce à ses soins diligents, Shakuntala grandit comme une jeune fille sage et simple mais douée d'une beauté merveilleuse. Sa voix était douce et ses manières sobres et élégantes.

Un beau jour, Dushyanta, le grand roi de la région, qui chassait dans les

environs, approcha de l'ashram. Quand il aperçut Shakuntala, il tomba éperdument amoureux de sa beauté et de sa grâce. Le roi lui demanda sa main dans l'heure et ils furent mariés secrètement. Dushyanta passa la nuit auprès d'elle, mais le lendemain il la quitta pour sa capitale, lui promettant de l'envoyer chercher sous peu. Avant de partir, il lui remit son précieux anneau d'or en lui recommandant de prendre garde de ne jamais l'égarer.

Ainsi que le destin en avait décidé, le roi Dushyanta, surchargé par les affaires du royaume, oublia toutes les circonstances de son séjour dans la forêt et de sa rencontre avec Shakuntala. De son côté, dans l'ashram, Shakuntala était inquiète de ne recevoir aucune nouvelle de son mari, et de ce que personne ne s'était présenté pour la ramener à son palais. Son inquiétude se transformait progressivement en panique parce qu'elle se trouvait enceinte et que son état allait faire bientôt éclater sa condition aux yeux de tous.

Et en effet, le sage Kanva et les dames de l'ashram avaient remarqué un changement dans son apparence. L'ayant interrogée, la vérité fut dévoilée. Le sage Kanva, qui l'avait élevée comme sa fille, décida d'envoyer Shakuntala chez son mari, le roi Dushyanta, où elle serait reçue comme sa reine.

Bientôt arriva le jour qui avait été fixé pour son départ. Installée sur le pont d'un navire, habillée de sa tenue de soie la plus belle, elle s'éloignait pour rejoindre le royaume de son époux. Cependant la brise parfumée l'endormit et l'anneau royal qu'elle portait au doigt glissa au fond de l'eau où il fut avalé par un poisson.

Quand elle parvint à la cour de Dushyanta, le roi fut informé de l'arrivée d'une femme qui prétendait être son épouse. Le roi qui avait entièrement perdu la mémoire à son sujet, refusa catégoriquement de la reconnaître pour femme. Pitoyable, elle rappela à son mari la nuit qu'ils avaient passée ensemble dans la forêt de l'ashram, mais en vain. Le roi avait oblitéré cette partie de sa vie de ses souvenirs. En dernier recours, Shakuntala, implorante, évoqua l'anneau qu'il lui avait donné, et voulut le lui montrer à l'instant même, mais quand elle vit que la bague ne se trouvait plus à son doigt, un désarroi tragique se peignit sur son visage.

Déçue et découragée, Shakuntala s'enfonça seule dans la forêt, se disposant à donner naissance à son enfant. Bientôt elle retrouva confiance en elle-même, et sa peur se dissipa. En temps voulu, elle mit au monde un fils parmi les plus beaux et les mieux développés, et elle lui donna le nom de Bharata.

Bharata grandit sans compagnie humaine autre que celle de sa mère. Dans la jungle, il apprit à reconnaître les animaux sauvages, les plantes et les arbres. Il faisait preuve d'un caractère intrépide, sain et vigoureux. Lions et tigres étaient ses amis, et il les montait ainsi que l'on monte à cheval. Sa mère l'éduqua comme il sied à un jeune seigneur, lui enseignant le tir à l'arc et le maniement des armes, et elle le familiarisa avec les Saintes Écritures :

le Véda, et les Upanishads. Bharata devint un beau jeune homme intelligent et courageux – un vrai prince en exil !

Or, pendant ce temps, au royaume de Dushyanta, un pêcheur captura le poisson qui avait avalé l'anneau. Quand il découvrit la bague qui se trouvait à l'intérieur et reconnu les armes royales dont elle était ornée, il se précipita à la cour pour présenter sa trouvaille. En revoyant son anneau, soudain le roi se souvint de Shakuntala ainsi que de tout son amour pour elle. Il se repentait à présent d'avoir éconduit son épouse enceinte avec tant de grossièreté et il envoya ses hommes à sa recherche tout autour du royaume.

Et un jour, de bonnes nouvelles lui parvinrent quand son ministre lui révéla que Shakuntala et son fils vivaient en sûreté au cœur de la forêt. Le roi alla au devant de sa femme et de son fils, leur demanda pardon et, avec les honneurs dus et beaucoup de réjouissances, il les ramena en son palais.

Plus tard, Bharata devint le roi de l'Inde. Son règne s'étendit sur un vaste territoire. Droiture et justice prévalurent partout. Il ne manquait rien : il n'y avait ni misère, ni maladie dans son royaume.

Depuis lors, l'Inde est également connue sous le nom de Bharatavarsha – le pays de Bharata.

L'anneau de Polycrate.

Histoires – Hérodote (Vème siècle avant J.-C.).

Traduction de Pierre Larcher.

De l'impossibilité d'échapper à un destin funeste. Où comment l'anneau que Polycrate, par soumission aux dieux, accepta de jeter au fond de la mer fut retrouvé dans le ventre d'un poisson, scellant ainsi son malheur.

Cette histoire, racontée par le “père de l'Histoire”, doit être mise en relation avec les rites propitiatoires remontant à la plus haute Antiquité qui scellaient l'union de l'homme avec la mer de manière rendre cette dernière docile aux navigateurs, telle une épouse soumise et complaisante. Ces rites, attestés déjà chez les Phéniciens, trouvent leur expression la plus achevée à Venise au Xème siècle lors de la fête du “mariage avec la mer” (en italien, *sposalizio del mare*.) Célébrée chaque année le jour de l'Ascension, cette cérémonie grandiose symbolise la domination de Venise sur les eaux par le lancer d'un anneau d'or dans l'Adriatique. Ce geste rituel était effectué par le doge lui-même devant tout le peuple. On comprend dès lors que le rejet de l'anneau à la surface par le moyen du poisson signifie la rupture des épousailles et figure un sinistre présage.

Tandis que Cambyse portait la guerre en Égypte, les Lacédémoniens la faisaient aussi contre Samos et contre Polycrate, fils d'Ajax, qui, s'étant révolté, s'était emparé de cette île. Il l'avait d'abord divisée en trois parties, et l'avait partagée avec Pantagnote et Syloson ses frères. Mais dans la suite, ayant tué Pantagnote et chassé Syloson, le plus jeune, il la posséda tout entière.

Lorsqu'il l'eut en sa puissance, il fit avec Amasis, roi d'Égypte, un traité d'amitié, que ces deux princes cimentèrent par des présents mutuels. Sa puissance s'accrut tout à coup en peu de temps, et bientôt sa réputation se répandit dans l'Ionie et dans le reste de la Grèce. La fortune l'accompagnait partout où il portait ses armes. Il avait cent vaisseaux à cinquante rames, et mille hommes de trait. Il attaquait et pillait tout le monde sans aucune distinction : disant qu'il ferait plus de plaisir à un ami en lui restituant ce qu'il lui aurait pris, que s'il ne lui eût rien enlevé du tout. Il se rendit maître de plusieurs îles, et prit un grand nombre de villes sur le continent. Il vainquit dans un combat naval les Lesbiens, qui étaient venus avec toutes leurs forces au secours des Milésiens ; et les ayant faits prisonniers, et les ayant chargés de chaînes, il leur fit entièrement creuser le fossé qui environne les murs de Samos.

Amasis, instruit de la grande prospérité de Polycrate, en eut de l'inquiétude. Comme elle allait toujours en augmentant, il lui écrivit en ces termes :

— Amasis à Polycrate. Il m'est bien doux d'apprendre les succès d'un ami et d'un allié. Mais comme je connais la jalousie des dieux, ce grand bonheur me déplaît. J'aimerais mieux pour moi, et pour ceux à qui je m'intéresse, tantôt des avantages et tantôt des revers, et que la vie fût alternativement partagée entre l'une et l'autre fortune, qu'un bonheur toujours constant et sans vicissitude ; car je n'ai jamais ouï parler d'aucun homme qui, ayant été heureux en toutes choses, n'ait enfin péri malheureusement. Ainsi donc, si vous voulez m'en croire, vous ferez contre votre bonne fortune ce que je vais vous conseiller. Examinez quelle est la chose dont vous faites le plus de cas, et dont la perte vous serait la plus sensible. Lorsque vous l'aurez trouvée, jetez-la loin de vous, et de manière qu'on ne puisse jamais la revoir. Que si, après cela, la Fortune continue à vous favoriser en tout, sans mêler quelque disgrâce à ses faveurs, ne manquez pas d'y apporter le remède que je vous propose.

Polycrate, ayant lu cette lettre, fit de sérieuses réflexions sur le conseil d'Amasis, et, le trouvant prudent, il résolut de le suivre. Il chercha parmi toutes ses raretés quelque chose dont la perte pût lui être le plus sensible ; il s'arrêta à une émeraude montée en or, qu'il avait coutume de porter au doigt, et qui lui servait de cachet. Elle était gravée par Théodore de Samos, fils de Téléclès. Résolu de s'en défaire, il fit équiper un vaisseau, et, étant monté dessus, il se fit conduire en pleine mer. Lorsqu'il fut loin de l'île, il tira son anneau, et le jeta dans la mer à la vue de tous ceux qu'il avait menés avec lui. Cela fait, il retourna à terre.

Dès qu'il fut rentré dans son palais, il parut affligé de sa perte. Cinq ou six jours après, un pêcheur, ayant pris un très gros poisson, le crut digne de Polycrate. Il le porta au palais, demanda à parler au prince, et l'ayant obtenu :
— Seigneur, dit-il en le lui présentant, voici un poisson que j'ai pris. Quoique je gagne ma vie du travail de mes mains, je n'ai pas cru devoir le porter au

marché ; il ne peut convenir qu'à vous, qu'à un puissant prince, et je vous prie de le recevoir.

Ce discours plut beaucoup à Polycrate.

— Je te sais gré, mon ami, lui dit-il, de m'avoir apporté ta pêche. Ton présent me fait plaisir, et ton compliment ne m'en fait pas moins. Je t'invite à souper. Le pêcheur retourna chez lui, flatté d'un si bon accueil. Cependant les officiers de cuisine ouvrent le poisson, et, lui trouvant dans le ventre l'anneau de Polycrate, ils allèrent pleins de joie le lui porter en diligence, et lui contèrent la manière dont ils l'avaient trouvé. Polycrate imagina qu'il y avait en cela quelque chose de divin. Il écrivit à Amasis tout ce qu'il avait fait et tout ce qui lui était arrivé, et remit sur-le-champ sa lettre à un exprès pour être portée en Égypte.

Ce prince, en ayant fait lecture, reconnut qu'il était impossible d'arracher un homme au sort qui le menaçait, et que Polycrate ne pourrait finir ses jours heureusement, puisque la Fortune lui était si favorable en tout, qu'il retrouvait même ce qu'il avait jeté loin de lui. Il lui envoya un héraut à Samos pour renoncer à son alliance. Il rompit, parce qu'il craignait que, si la fortune de Polycrate venait à changer, et qu'il lui arrivât quelque grand malheur, il ne fût contraint de le partager en qualité d'allié et d'ami.

Le sceau de Salomon.

D'après les Chroniques des prophètes et des rois.

Muhammad ibn Djarir al-Tabari (IX^{ème} siècle).

Où un poisson rend au roi Salomon le sceau de son alliance avec Dieu et lui permet de retrouver sa domination sur la nature et les esprits maléfiques.

Le roi Salomon (Sulaiman) fait partie des prophètes de l'Islam. Dans le Coran, c'est la 27^{ème} sourate qui parle le plus de lui, de même que de son père, David (Dawood). Plusieurs sourates font allusion aux épreuves et aux pouvoirs que lui aurait accordés Dieu, les pouvoirs prenant dans les légendes populaires la forme magique du sceau de Salomon. La légende de ce sceau miraculeux, confié au monarque par Dieu en personne, est commune aux traditions juive, chrétienne et musulmane. La présente légende, contée par un historien perse et exégète du Coran, est inspirée de la Bible, selon laquelle, parmi les 700 épouses et 300 concubines de Salomon, se développa la pratique de l'idolâtrie et du paganisme : "et il arriva, au temps de la vieillesse de Salomon, que ses femmes détournèrent son cœur auprès d'autres dieux." (1R XI,4 et 5). C'est l'incapacité des épouses de Salomon, et plus particulièrement de l'une d'entre elles, à rester fidèles à l'alliance avec Dieu qui suscite l'apparition du démon. Allah éprouvera Sulaiman en le privant momentanément de son royaume.

Peu après son couronnement, le prophète Sulaiman (sur lui soit la paix), fils du prophète Dawood (sur lui soit la paix), fut transporté dans une vallée magnifique située entre Hébron et Jérusalem, où il reçut autorité sur les

vents, les eaux, les djinns* et les animaux, des mains des quatre anges gardiens qui régnaient sur ces sphères.

Allah conféra à Sulaiman tout pouvoir sur la nature et sur les djinns en vertu d'un cadeau descendu des cieux. C'était une bague bénie qui formait un cachet, et sur laquelle était gravé le plus grand nom d'Allah, le plus secret, celui qui n'est connu que des élus de Dieu.

La bague sacrée était faite de laiton et de fer. Lorsque Sulaiman émettait ses recommandations aux bons djinns, il scellait ses missives en appliquant la partie faite de laiton, tandis que la partie en fer servait de sceau pour les djinns malins ou maléfiqes. Puis, les quatre anges qui ont la charge du vent, de l'eau, des djinns et des animaux, y enchâssèrent une pierre précieuse ayant la forme d'une étoile à six branches.

Cependant l'arme la plus puissante et la plus infaillible contre les démons est connue de tous les musulmans : c'est le fait de proférer les paroles, Allah'ou Akbar (Allah est le Plus Grand). Cette arme puissante fera toujours merveille à l'encontre des démons.

Ainsi il arriva que la toute puissance de Sulaiman était logée dans la chevalière ornée du grand nom d'Allah ; c'est pourquoi, lorsque Sulaiman était impur et qu'il se rendait à son besoin, il ôtait l'anneau et le remettait à Aminah, son épouse favorite et la plus digne de confiance. Il ne réclamait sa bague qu'après s'être entièrement purifié, parce qu'il ne pouvait l'approcher dans un état de souillure.

Un jour, comme Sulaiman s'en allait procéder à ses ablutions, ainsi qu'il le faisait quotidiennement, il remit son anneau à son épouse ; mais profitant de son absence, Sakhr, le djinn qui était maître de la mer, emprunta son apparence et dit : — Ma bague, Ô Aminah ! Sans hésitation celle-ci lui remit l'anneau car elle ignorait qu'il était un autre que Sulaiman.

Sakhr mit la bague à son doigt, puis il sortit et s'installa sur le trône.

Les oiseaux, les djinns, les hommes et les animaux, tous l'entouraient, car il était non seulement pris pour Sulaiman à cause de sa ressemblance, mais aussi, et surtout, parce qu'il possédait à présent l'anneau magique.

Pendant ce temps, alors que le prophète Sulaiman ressortait purifié des lieux d'ablutions, son état et son apparence avaient beaucoup changé. Il s'approcha de son épouse et lui dit : — Ma bague, Ô Aminah ! À son grand étonnement elle lui demanda : — Et toi, qui es-tu ?

Il dit : — Je suis Sulaiman, Fils de Dawood !

Aminah s'écria : — Tu mens ! Tu n'es pas le vrai Sulaiman ! Sulaiman est venu et il a repris son anneau ! Il est là, dans sa majesté, assis sur son trône !

Sulaiman se rendait compte tout à la fois que quelque chose de maléfique s'était produit, et qu'Allah lui envoyait une épreuve. Telle était sa condition : lui qui naguère avait autorité sur les créatures d'Allah, à présent plus personne ne le reconnaissait comme roi ni comme prophète, pas même sa chère épouse !

Il quitta le palais et se tint devant les maisons des Israélites en disant :

— Je suis Sulaiman, Fils de Dawood !

Mais le peuple jeta de la saleté sur lui et l'insulta en disant :

— Regardez ce fou ! Il affirme être Sulaiman, Fils de Dawood !

Lorsque Sulaiman comprit qu'il était devenu un étranger dans son propre pays, il se mit en route vers la mer. Plusieurs jours passèrent sans que Sulaiman ne mangeât, et la faim qui le tenaillait le contraignit à se tourner vers des pêcheurs pour quémander sa nourriture. Sulaiman dit aux pêcheurs :

— Je suis Sulaiman.

Un des pêcheurs se leva et lui assena un coup sur la tête avec sa perche, ce qui lui causa une blessure ouverte. Le prophète ne dit mot mais lava son sang avec l'eau de la mer. Les autres pêcheurs blâmèrent leur compagnon pour la façon cruelle avec laquelle il avait traité Sulaiman, en disant :

— Quelle méchante action tu as commise en le frappant.

Le pêcheur répondit : — C'est parce qu'il avait affirmé qu'il était Sulaiman.

Au Temple de Jérusalem, qui était à présent entre les mains du djinn Sakhr, la justice était rendue au détriment des victimes. Les jugements étaient biaisés et ne concordaient pas avec les Écritures révélées.

Asaf et les hommes puissants parmi les Juifs trouvèrent à redire aux arrêts de Sakhr, l'ennemi, qu'ils prenaient toujours pour Sulaiman. Asaf dit :

— Assemblée des enfants d'Israël ! Avez-vous remarqué des changements dans le jugement du fils de Dawood, ainsi que je l'ai constaté moi-même ? Leurs voix faisaient écho dans l'unité : — Oui, répondirent-ils. Puis Asaf dit :

— Donnez-moi le temps de rencontrer ses épouses afin que je sache si elles ont pareillement trouvé un défaut dans ses affaires privées, ainsi que nous l'avons constaté dans ses affaires publiques.

Asaf se rendit auprès des épouses de Sulaiman et leur demanda :

— Avez-vous constaté quelque chose de répréhensible dans le comportement Sulaiman, ainsi que nous-mêmes l'avons observé ?

Les femmes pleuraient en entendant cela et elles dirent : — Le pire de tout est qu'il n'épargne aucune d'entre nous pendant son indisposition, et qu'il ne va pas lui-même se laver après la souillure. Asaf dit : — Certes, nous appartenons à Allah, et à Lui nous retournerons ! Tout ceci n'est que trop clair !

Il retourna ensuite auprès des Israélites et leur dit :

— Ce qu'il fait en privé est pire que ce qu'il fait en public.

Sakhr le démon, continua à juger le peuple pendant quarante jours. Asaf, accompagné des savants et des clercs qui désapprouvaient le jugement de Sakhr, se présenta devant lui et ils l'encerclèrent de toutes parts. Puis ils

déroulèrent la Torah et commencèrent à lire à haute voix.

Sakhr ne pouvait supporter d'entendre la parole de vérité dans la salle du conseil tenu par les savants Israélites. Il s'envola devant eux jusqu'à ce qu'il reposât sur la hauteur d'une forteresse crénelée, serrant avec lui la chevalière bénie.

Ensuite, le djinn perfide s'envola jusqu'à ce qu'il atteigne la mer. Par la volonté d'Allah Tout-Puissant l'anneau qui était autour de son doigt se desserra et il tomba dans les flots tandis qu'Allah ordonnait à un poisson d'avaler la chevalière.

Sulaiman, de son côté, pour gagner chaque jour sa pitance, transportait des poissons du port jusqu'au marché, pour le compte des pêcheurs. Chaque jour, ils lui donnaient deux poissons, et il en vendait un en échange d'un peu de pain et l'autre, il le faisait griller pour le manger.

Un soir qu'il recevait, comme à l'habitude, ses deux poissons pour sa peine, il en vendit l'un contre du pain et l'autre, il le fendit pour l'ouvrir, au bord de la mer. Mais quelle ne fut pas sa surprise de découvrir quelque chose dans le poisson ! Et quand il fouilla à l'intérieur, il découvrit sa chevalière (Gloire à Allah qui a retourné à Sulaiman son anneau de la manière la plus miraculeuse !)

Sulaiman enfila son anneau et tomba en prosternation devant Allah. Allah lui avait rendu son règne et sa puissance ! Les oiseaux et les djinns l'entouraient à nouveau !

Le peuple s'approcha de lui et voulut s'excuser pour sa méprise, mais Sulaiman dit : — Je ne ferai pas l'éloge de ce que vous avez fait et je ne vous blâmerai pas pour ce que vous n'avez pas fait. Il ne pouvait en être autrement.

Tous les gens savaient que ce qui était arrivé au prophète s'était produit à cause de ce qui s'était passé dans son ménage. Sulaiman retrouva sa puissance et manifesta du repentir ; il avait récupéré son royaume !

Sakhr, le djinn qui avait corrompu le règne du roi, qui trompa le peuple par son jugement inique et qui se fit passer pour le prophète pendant quarante jours, quitta le royaume avec appréhension et s'enfuit à une grande distance après avoir égaré la bague dans la mer.

Sulaiman après avoir récupéré la bague, et son royaume, commanda aux djinns, en disant :

— Amenez-moi Sakhr ! Les djinns se lancèrent à sa recherche et, finalement, ils le retrouvèrent. Puis ils le capturèrent et l'amènèrent aux pieds de Sulaiman. Le prophète alors contraignit Sakhr à entrer dans une urne d'étain, qu'il ferma et verrouilla puissamment. Il en scella le couvercle avec son sceau et donna l'ordre de la jeter dans la mer de Galilée.

Sakhr est voué à y demeurer jusqu'à ce que son heure arrive. Les djinns, les

animaux, les oiseaux et le vent redevinrent soumis à la volonté de Sulaiman et ses richesses ne connurent plus aucune limite !

Son invocation à Allah était :

— Seigneur, pardonne-moi et fais-moi don d'un royaume tel que nul après moi n'aura de pareil. C'est Toi le Grand Dispensateur.

Sulaiman continua de rendre la justice avec droiture et les djinns à faire tout ce qu'il voulait.

* djinns, créatures surnaturelles qui habitent les endroits déserts, les forêts et les cimetières. Créées de feu sans fumée selon la croyance de tradition sémitique.

La pénitence de Grégoire.

Vie du pape Grégoire le Grand – Légende française, racontée par Victor Luzarche (1857) d'après un manuscrit du XII^{ème} siècle.

Quand un poisson devient le sauveur d'un futur Pape.

Grégoire Ier, dit le Grand (né vers 540, mort en 604), fut haut fonctionnaire romain, préfet de la ville de Rome, avant de devenir le 64^{ème} pape en 590. Selon son hagiographie, il abandonne à 35 ans, honneurs et richesses pour entrer dans un monastère qu'il a fondé quelques années auparavant. Il ne veut plus que prier et se dévouer auprès des misérables. Mais en cette période troublée par les invasions, un homme de sa valeur morale et intellectuelle est trop utile à l'Église. C'est pourquoi le pape l'ordonne diacre et l'envoie à Constantinople comme apocrisiaire (ambassadeur permanent). À son retour, il reprend la vie monastique. Pas pour longtemps. En 590, le pape étant mort de la peste, on choisit Grégoire "par l'acclamation unanime du clergé et du peuple" pour lui succéder malgré ses protestations. Il deviendra l'un des quatre Pères de l'Église d'Occident, avec saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme.

Cette vie du grand saint Grégoire se compose d'un tissu d'aventures monstrueuses que le poète anglo-normand semble avoir empruntées aux plus fatales circonstances de la vie de l'Œdipe antique. Né du commerce incestueux d'un frère et d'une sœur, héritiers du comté d'Aquitaine, Grégoire est, le jour même de sa naissance, placé dans un bateau, par les ordres de son indigne mère et abandonné aux hasards des flots. L'abbé d'un monastère, dont on ne nous donne pas le nom, recueille le pauvre enfant, l'élève pieusement dans son abbaye, et veut le faire moine dès qu'il atteint l'âge de raison ; mais Grégoire, poussé par l'influence secrète de sa naissance vers une autre destinée, repousse les offres du bon abbé, et prend la résolution de quitter le monastère pour courir le monde, à la recherche d'une famille et d'un nom.

Le très-débonnaire abbé, après avoir usé de tous les moyens de séduction sur l'esprit de notre jeune héros, et en avoir reçu cette réponse :

*.....Vos dites bien,
Mais cist pensés est loing del mien ;
Quar plus me plaist chevalerie
Que cloistre ne que abaïe.*

arme de toutes pièces l'enfant rebelle et lui rend la liberté, sans oublier de lui remettre les belles tablettes d'ivoire que sa mère, coupable, mais prévoyante, avait placées dans le berceau de son fils, avant de l'abandonner à la mer, tablettes sur lesquelles est écrite l'histoire de sa naissance et de son origine. Grégoire, couvert de riches habits, et armé chevalier, s'embarque pour la seconde fois :

*Cil entre en mer, e vait siglant,
Enci cum fortune le meine,
Qui or le tient en son demeine ;
Passe la mer à grant effors
Naje e sigle ver les pors,
Outre la mer, en un païs ;
E li bons venez les a droit mis
En cele encontrée tot droit
De quel sa mère dame estoit.*

Cette malheureuse contrée est désolée par une guerre à outrance et la ville capitale va succomber sous les efforts d'un seigneur voisin, irrité contre la comtesse qui a refusé de le prendre pour époux. Dans cette extrémité, l'aventureux chevalier offre et fait promptement agréer ses services, se met à la tête des combattants de la cité, repousse l'ennemi, et tue le comte dans un combat corps à corps. Enfin, la reconnaissance des assiégés l'exigeant, et le diable aidant aussi de son côté, la comtesse épouse Grégoire.

*Tant s'est Deables entremis,
Que la mère a son enfant pris.*

Cette vilaine union pouvait durer longtemps, si l'indiscrète curiosité de la comtesse ne lui eût fait découvrir les tablettes écrites de sa propre main, qui ne lui laissent bientôt plus aucun doute sur l'énormité de son nouveau crime ; elle le déplore elle-même dans les vers suivants :

*Or est tant venuz e alez
Li tens, que il est rassemblez
Ensemble o mei, par mariage,
Cil qui est mes fiz de lignage.
Or sui s'espose, e sa mere,
E il est mi fiz de mon frère.
Tote en sui certe, rien ne dot,
Le veir en ai trové de tot ;*

*Escrist est els tables l'estoire
Qui me ramente en memoire,
Que je, de mes deux mains, escris,
Quant l'enfant en mer geter fis.*

Grégoire, de son côté, pénétré d'horreur en apprenant l'odieux inceste dans lequel il se trouve plongé, conseille à sa mère la pénitence, se revêt de pauvres vêtements, renonce au monde, et va cacher sa honte dans un ermitage.

Admis, le soir même, avec beaucoup de peine, dans la maison d'un pêcheur qui s'obstine à le considérer comme un mendiant dangereux, il est conduit le lendemain sur une roche isolée par ce même pêcheur qui, pour plus grande sûreté, ne le quitte qu'après lui avoir attaché aux jambes des fers dont il jette la clef dans la mer.

Saint Grégoire vécut dix-sept années sur ce rocher inhospitalier, se nourrissant de racines et de coquillages, et ce fut là que le trouvèrent les ambassadeurs envoyés de Rome à la recherche d'un pape, miraculeusement avertis par un ange qu'un saint homme, digne d'occuper le siège pontifical, vivait dans cette affreuse retraite.

Ils se présentent d'abord chez le pêcheur. La clef des "ferges", comme dit le texte, se retrouve dans le ventre d'un gros poisson qu'on apprête pour le repas des voyageurs, et le pêcheur incrédule, regardant lui-même cette circonstance comme un avertissement du ciel, conduit les ambassadeurs sur le rocher.

*Cil a sa nef apareilée,
Entrent dedenz, il les mena,
Tant qu'al rocher les arriva.
Ainz que sus vousissent monter,
Comencerent à apeler,
Saver se il encore vesquist,*

*O se aucun déanz respondi.
Gregoire qui encore viveit,
S'émerveila qui ce estet ;
A lur parole respondi,
E dist itant : « Je sui ici. »
Cil furent lez, e sus monterent,
Le crestien iluec troverent ;
Toz iert chenuz, e toz peluz,
E de magrece confonduz
N'avet fors le cuer e les os.*

Grégoire est enfin élu apostoile*, et sa mère, qui est venue à Rome pour être témoin du triomphe de son fils, meurt, dans un monastère, en odeur de sainteté.

*Seignors, ce fut icele dame
Dont vos avez oï la fame,
Qui mère esteit celui Gregoire
Que aveient fait apostoile.*

*Ele fu sa tante e sa mere,
Fiz fu d'une suer e d'un frère
E, après, se fu ses mariz.*

Voilà, il faut bien le reconnaître, une impertinente biographie de l'un des plus grands docteurs de l'Église ; mais, à part l'inconvenance de tous ces détails scabreux adaptés à la vie d'un tel personnage, on ne peut s'empêcher d'admirer la riche invention, le style correct et la conduite originale et neuve de l'action de ce petit poème de deux mille sept cent trente six vers, qui tient à la fois du roman de chevalerie, de la légende pieuse et du fabliau.

* apostoile : pape en ancien français.

Saint Kentigern et la reine adultère.

Vie de Kentigern, saint patron et Évêque de Glasgow.

Jocelin de Furness, 1185.

Où comment un anneau retrouvé dans le ventre d'un poisson de la rivière Clyde sauva de l'infortune une reine infidèle.

Piquante historiette en tout point invraisemblable, greffée artificiellement sur la vie d'un saint homme qui vivait près de six siècles avant la rédaction de cette hagiographie. Il semble que l'auteur, l'Évêque Jocelin, son lointain successeur, ait exalté délibérément les hauts faits de ce personnage, au demeurant obscur, afin de faire valoir la primauté du siège épiscopal de Glasgow face aux prétentions de l'archevêché d'York, qui cherchait à s'imposer comme la métropole du nord de la Grande-Bretagne au XII^{ème} siècle. Le caractère pour le moins improbable de cette histoire, empruntée tant aux légendes locales qu'aux Évangiles, témoigne du degré de dégradation du mythe, devenu pratiquement méconnaissable. Reste le motif du poisson salvateur tiré des eaux.

Alors Saint Kentigern, étant retourné chez lui comme nous l'avons dit, prit toutes dispositions afin de vivre dans la solitude de l'âme, loin de l'agitation des hommes et il ne consentait pas aisément à se montrer ou à sortir au-dehors, sauf pour des motifs de grande nécessité. Et bien qu'il s'y refusât, il ne cessait cependant de rayonner avec des signes visibles.

La Reine Languueth, dont il est fait mention plus haut, abondait dans les richesses et la félicité, mais elle ne fut pas fidèle à la chambre royale et à la couche matrimoniale, comme il se doit, et comme il serait convenable. Car l'abondance de ses biens, la satisfaction continuelle de tous ses désirs, et l'élévation de son pouvoir, l'avaient incitée à prendre pour habitude de rechercher la volupté des sens dans toute sa plénitude. Elle tourna les yeux vers un certain jeune soldat, qui, selon la beauté apparente de la chair vouée à la décomposition, lui sembla vigoureux et de preste contenance, avec un visage avenant, et une silhouette qui lui paraissait plus agréable que celle de

tous ses courtisans. Et comme l'homme était lui-même suffisamment disposé et incliné pour cet hommage, sans aucun autre aiguillon, il lui fut facile de coucher avec elle.

Et comme les jours passaient sur la terre, le plaisir défendu fut répété à de nombreuses reprises et il devenait à chaque fois plus violent et passionné, car ainsi que le dit Salomon : *Le pain caché et les eaux furtives sont les plus savoureux*. Ils étaient saisis d'un amour aveugle, de même que l'on commet un acte irréfléchi. Et elle, bêtement et sans vergogne, donna à son amant son royal anneau d'or serti d'une pierre précieuse, que son mari légitime lui avait présenté en cadeau, tel l'éclatant témoignage de son amour conjugal. Et plus bêtement encore, le soldat accepta l'anneau qu'il enfila à son doigt, et par ce signe ostentatoire, ouvrit la porte à la suspicion de tout son entourage.

Un homme de confiance du roi, qui avait obtenu connaissance certaine du secret qui unissait la reine et le soldat, se fit un devoir de le distiller, goutte à goutte, dans l'oreille du souverain. Mais le roi ne prêta son oreille qu'avec réticence à celui qui rapportait son déshonneur et l'inconduite de sa femme. Un vieux proverbe, mais vrai, dit : *Tant il est difficile d'ajouter créance à l'infidélité d'une épouse aimée, tant il est aisé de haïr l'accusateur, et non l'accusée*. Mais le porteur de l'adultère désigna la bague au doigt du soldat, et le persuadant de sa bonne foi, éveilla chez le roi un sentiment de féroce jalousie.

Le roi, pour qui cet adultère ne faisait à présent aucun doute, dissimula sous un visage serein la colère qu'il ressentait à l'encontre la reine et du soldat, et il leur manifesta plus qu'à l'habitude les marques de sa familiarité et de sa faveur. Un jour que brillait dans le ciel un soleil favorable, le roi se rendit à la chasse et ordonna au soldat de l'escorter, parcourant clairières et forêts avec une multitude de chasseurs et de chiens. Et lorsque les chiens furent libérés, et les chasseurs dispersés dans les bois, le roi gagna la berge de la rivière Clyde en la seule compagnie du soldat. Arrivés dans un endroit ombragé et recouvert d'un gazon herbeux, chacun considéra qu'il serait agréable de boire et de prendre un peu de repos. Le soldat, fatigué, et qui ne se doutait de rien, inclina la tête, étendit son bras, ouvrit la main, et s'endormit aussitôt. Cependant, la jalousie qui brûlait dans le cœur du roi ne lui laissait aucun répit, ni place pour le sommeil, et ce dernier feignit l'endormissement.

Comme il voyait la bague au doigt de l'homme, son œil fut animé par la plus vive colère, et c'est avec peine qu'il retint sa main éloignée de son épée, et s'abstint de faire couler le sang de son rival. Néanmoins, il parvint à brider sa rage, retira l'anneau du doigt de l'homme endormi, et le jeta dans la rivière voisine. Il le réveilla ensuite, et l'invitant à rejoindre ses compagnons, il leur ordonna à tous de rentrer chez eux. Le soldat, tiré de son sommeil, ne pensa aucunement à l'anneau, et obéit à l'ordre du roi. Il ne prit conscience de sa perte qu'au moment d'entrer dans sa maison.

Quand le roi rentra chez lui, la reine quittait sa chambre, et elle le salua à sa manière habituelle. Mais de la bouche de celui qu'elle saluait, elle ne reçut en retour qu'insultes, reproches et railleries. Et le roi, avec un plissement d'yeux et le visage menaçant, exigea de savoir où se trouvait l'anneau qu'il avait placé sous sa garde. Elle répondit qu'elle l'avait renfermé dans un coffret. Sur quoi, le roi, à la vue de ses conseillers, commanda qu'elle le lui présentât dans l'heure. Nourrissant encore quelque espoir, la reine se précipita dans ses appartements comme pour chercher l'anneau, mais elle envoya un messenger auprès du soldat, lui faisant connaître la pétition du roi devenu furieux. Et elle lui fit dire qu'il devait renvoyer l'anneau sans attendre. Le soldat fit répondre qu'il avait perdu la bague, et qu'il ignorait l'endroit où elle avait été perdue. Et aussi qu'il avait peur de la face du roi et qu'il se cachait loin de la cour, se réservant les avantages de la prudence et de la dissimulation.

Pendant ce temps, alors que la reine explorait toutes les voies de recours, et qu'elle était lente à produire ce qu'elle n'était pas en mesure de trouver, recherchant inutilement un vain rien, le roi, enflammé par la colère, la qualifia d'infâme et d'infidèle à plusieurs reprises, puis se jeta dans de fols serments, disant : — Que Dieu me traite de pareille manière, et pire encore, si je ne la juge pas selon la loi des femmes adultères, et si je ne la condamne pas à la mort la plus honteuse. Accrochée à votre jeune amant, vous m'avez mis de côté, moi, le roi, votre mari, bien que je vous aie fait mon épouse et la maîtresse de mon royaume ! Vous avez agi en secret, mais je vais agir ouvertement ; et en pleine lumière, je ferai connaître votre déshonneur et je jetterai votre ignominie à votre face !

Et quand il eut dit beaucoup de choses de la sorte, ses conseillers le supplièrent de consentir à une prolongation du délai, pour le cas où la reine retrouverait l'anneau. Et, avec effort, il concéda trois jours entiers, mais ordonna qu'elle soit enfermée dans ses appartements.

La reine anticipait la mort prochaine qui à présent planait sur sa tête, et se sentait non moins tourmentée par sa conscience coupable. Ô punition très grave et insupportable que le témoignage d'une conscience affligée ! Bien que celui qui est plongé dans les méfaits puisse sembler, du dehors, avoir la paix en dedans de lui, il est pourtant malheureux et habite dans le désordre, car sa conscience le ronge et le persécute sans interruption. Par conséquent, l'esprit de la reine était troublé dans son sein, et avec un cœur contrit, des larmes d'humilité, et force prières, elle implora Dieu, afin qu'Il n'entre pas en jugement contre sa servante, mais que, selon sa grande miséricorde, tout comme jadis, lorsqu'Il eut grâce de la femme saisie dans l'adultère, de lui accorder pitié dans cette même circonstance.

Comme le Seigneur inspirait à présent la reine placée à l'isolement, il lui vint une idée. Elle envoya son messenger le plus digne de confiance à Saint

Kentigern, lui exposant tout son malheur sans rien dissimuler, et le suppliant de trouver un remède, lui, son seul sauveur. Aussi, implora-t-elle qu'il fasse montre de son pouvoir sur le roi en son nom, car elle n'aurait jamais rien d'aussi important à lui demander.

Le saint Évêque, instruit par l'Esprit saint et la vertu d'En-Haut, connaissait toute la suite des événements avant la venue du messager. Il lui ordonna de poursuivre son chemin avec un hameçon jusqu'aux rives de la rivière Clyde susmentionnée, de le jeter dans le courant et de lui ramener le premier poisson appâté et retiré des eaux. Le messager exécuta en tout point ce que le saint avait dit et livra en présence de l'homme de Dieu le poisson qu'il avait capturé, et qui est communément appelé un saumon. Kentigern demanda que le poisson soit coupé et éviscéré, et il découvrit à l'intérieur l'anneau ci-dessus mentionné. Et, aussitôt, il le fit parvenir à la reine par ce même messager.

Quand elle le vit et le reprit dans ses mains, son cœur était plein d'allégresse, et sa bouche emplie d'exaltation et d'actions de grâce. Son chagrin s'était changé en joie, et l'attente de la mort, en festivités de louange et de délivrance. Puis la reine se montra aux yeux de tous et fit paraître l'anneau qui avait été demandé par le roi.

Et le roi, et toute sa cour avec lui, fut contristé à cause des injustices infligées à la reine, et publiquement, il lui demanda son pardon humblement, et à genoux. Et il jura qu'il punirait, si elle le lui demandait, des châtimens les plus sévères, de vengeance, de mort ou d'exil, tous ceux qui persisteraient à porter des accusations à son encontre.

Mais elle, considérant sagement que la magnanimité devait prévaloir à l'endroit de ses accusateurs, désirait se montrer miséricordieuse.

Elle dit :

— Ô roi, mon seigneur, à Dieu ne plaise que quiconque dusse souffrir quoique ce soit de ce genre de mon fait, mais si vous désirez vraiment que je vous pardonne de tout mon cœur des torts que vous avez eu envers moi, alors je souhaiterais que vous éloigniez de votre âme tous les mouvements de dureté pour mes détracteurs, de même que je le fais.

Et quand cela fut entendu, tous furent étonnés et se réjouissaient. Et ainsi le roi, la reine et le dénonciateur furent rappelés dans la grâce de la paix et de l'amour mutuel. Et la reine, aussi dignement qu'il lui fut possible, se confessa auprès de l'homme de Dieu et lui avoua l'étendue de sa faute. Faisant amende honorable, et suivant les recommandations du Saint, elle corrigea désormais sa vie avec zèle, car elle restreignait ses pas de manière à prévenir une nouvelle chute. Néanmoins, pendant tout le temps que son mari vécut, elle ne révéla jamais à personne le miracle par lequel le Seigneur avait magnifié sa miséricorde, mais après sa mort, elle le fit savoir à tous ceux qui le souhaitaient.

Et ainsi le Seigneur, qui est assis dans le Ciel, en faisant accomplir ce miracle par Saint Kentigern, ne faisait que répéter celui qu'il avait opéré jadis, lorsqu'il vécut sur la terre, revêtu de chair. À sa demande, Pierre avait lancé son hameçon dans la mer et tiré des flots le premier poisson capturé, dans la bouche duquel il trouva un double drachme, et c'est ainsi qu'il acquitta l'impôt pour le Seigneur et pour lui-même. De même, par l'ordre de Saint Kentigern, et au nom de ce même Seigneur Jésus-Christ, le messenger de la reine fut envoyé avec un hameçon et il captura un poisson dans la rivière. Et quand il rapporta le poisson au Saint, ce dernier y trouva l'anneau qui délivra la reine d'une double mort.

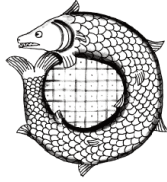
Dans les deux cas, ce me semble, se vérifiait la formule :

— *Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* —
Car le double drachme, à l'effigie de César, lui fut restitué, et avec l'anneau, c'est la chair libérée de l'anéantissement et l'âme faite à l'image de Dieu, qui furent purifiés du péché et qui retournèrent à Lui.

Les Poissons Célestes

par
Marc Higonnet

Fin du tome I



mise en page
impression
façonnage
à cinquante
exemplaires
numérotés
de 1 à 50
ceci constituant
l'édition originale

2013

exemplaire n° : 1

"lacalliphane"

MMM

Michel Vray

40, rue de la Chapelle Paris 75018

contact : michel.46.vray@gmail.com